

## ÉCHOS SOPHISTIQUES D'UNE RHÉTORIQUE DU DROIT DANS LE LANGAGE DE PHIDIPPIDE

Ἄνῆρ ὁ τὸν νόμον θεῖς (*Nuées*, v. 1421) <sup>1</sup>

Emiliano BUIS

### L'espace de la justice : des tribunaux au théâtre

Dans de nombreuses circonstances, la comédie d'Aristophane présente sur la scène des épisodes mettant en jeu la loi <sup>2</sup>. Ces passages où abondent les références juridiques montrent au lecteur moderne les lois athéniennes et leur application dans le contexte vivant de l'interaction dramatique. Inversement, des points du droit attique, explicitement mentionnés ou non, peuvent aider à expliquer certains passages obscurs des textes transmis. Je me propose ici de présenter quelques réflexions sur l'utilisation comique des références juridiques, de la rhétorique judiciaire et de son rapport avec le relativisme sophistique dans les *Nuées* d'Aristophane.

Il est aisé de percevoir le lien étroit qui existait à Athènes entre le théâtre et les tribunaux. À lire quelques auteurs récents <sup>3</sup>, il semble évident que les joutes légales et dramatiques partageaient plusieurs détails de procédure et d'organisation qui pouvaient suggérer à un auditoire démocratique leur équivalence de fond. Tout comme les textes dramatiques, les plaidoiries étaient écrites pour être ensuite prononcées devant un public. Au cœur du débat, les parties en procès où les acteurs jouaient leur rôle.

---

1. Ce travail s'inscrit dans un projet de recherche UBACyT 2010-2012, que je dirige avec ma collègue Elsa Rodríguez Cidre à l'université de Buenos Aires. Il fait également partie des activités développées dans le cadre du projet PICT 2008-0206, dirigé par Viviana Gastaldi à l'Université nationale du Sud (Bahía Blanca, Argentine).

2. Parmi les travaux sur le droit athénien chez Aristophane, on mentionnera C. Carey, « Comic law », p. 65-86; R. Wallace, « Law, attic comedy, and the regulation of comic speech », p. 357-373; et G. Cuniberti, « Aristofane *misodikos e philonimos* », p. 83-126. Il n'existe pas de travail exhaustif sur le sujet.

3. Cf. R. Garner, *Law and Society in Classical Athens*; S. Goldhill, « Programme notes »; E. Hall, « Lawcourt dramas : the power of performance in Greek forensic oratory », p. 39-58; et D. Wiles, *Greek Theatre Performance : An Introduction*.

Dans ce panorama agonistique, une dimension publique s'affirmait : le théâtre et les tribunaux étaient le siège d'événements collectifs et symboliques de caractère civique<sup>4</sup>. Les deux spectacles étaient des rituels sociaux ; ils comprenaient un certain nombre d'éléments conventionnels qui en faisaient des rituels à structure formelle très marquée<sup>5</sup>. Dans un lieu déterminé, des manifestations solennelles se déroulaient, où chacun avait sa place ; elles donnaient un cadre et un sens à des comportements répétés, susceptibles de conforter un pouvoir idéologiquement consacré<sup>6</sup>. Il s'agissait de rituels performatifs qui laissaient libre champ à l'argumentation démocratique. Au tribunal et sur la scène, les Athéniens mettaient en œuvre leurs techniques rhétoriques pour convaincre le public et les magistrats.

La comparaison entre les performances civiques peut être complétée par une explication additionnelle justifiant les références habituelles au droit dans la comédie. Le temps limité de la fonction judiciaire et la grandeur stupéfiante des tribunaux (jusqu'à six mille membres prêtaient le serment dicastique, élus parmi tous les Athéniens âgés de plus de 30 ans) signifiait une participation très concrète de la part des citoyens aux affaires légales de la *pólis*. Toute allusion à l'univers du droit trouvait donc un écho dans le public du théâtre, dans la mesure où il y avait une expérience commune partagée qui rendait efficaces les traits de satire visant les tribunaux<sup>7</sup>.

## Les personnages des *Nuées* et la justice : le problème juridique des dettes

En nous appuyant sur ces principes d'analyse, nous n'aurons pas de mal à identifier dans les *Nuées*<sup>8</sup> des références explicites à tout un vocabulaire juridique et la mise en place d'un univers judiciaire. Commençons par les vers 206-208, très souvent cités, où est rapportée une conversation qui montre de façon plaisante l'amour excessif des Athéniens pour les procès. Un disciple

4. J. Ober et B. Strauss, « Drama, political rhetoric and the discourse of Athenian democracy », p. 237-270 ; S. C. Todd, « Law, theatre, rhetoric and democracy in classical Athens », p. 63-79. Sur le protagonisme du *dèmos* dans la comédie, perçu aussi dans d'autres espaces institutionnels de la cité, cf. J. Henderson, « The demos and the comic competition », p. 271-313.

5. A. Parush, « The courtroom as theater and the theater as courtroom in ancient Athens ».

6. M. Revermann, *Comic Business. Theatricality, Dramatic Technique, and Performance Contexts of Aristophanic Comedy*, p. 31 : « Greek theatre performances, then, are ritualistic performances, to such an extent that [...] they are best conceptualized as a triad of social drama/theatre/ritual, with theatre as the dominant. » Cf. I. Worthington, « Oral performance in the Athenian assembly and the demosthenic prooemia », p. 130.

7. Il n'est cependant pas certain que le public du théâtre et celui des tribunaux ou de l'Assemblée aient été exactement les mêmes, comme le soutient A. H. Sommerstein, « The theatre audience, the *Demos*, and the *Suppliants* of Aeschylus », p. 63-79.

8. La pièce avait été représentée en 423 av. J.-C., mais la version parvenue jusqu'à nous date de 418-419 et n'a peut-être jamais été montée.

du *phrontistérion* et Strepsiade sont en train de regarder une carte : la *pólis* est associée au nombre de litiges en cours, censé suffire à l'identifier<sup>9</sup>.

Μαθητής] αὕτη δέ σοι γῆς περίοδος πάσης. ὅρῳς; / αἶδε μὲν Ἀθῆναι.  
Στρεψιάδης] τί σὺ λέγεις; οὐ πείθομαι, / ἐπεὶ δικαστὰς οὐχ ὁρῶ καθημένους.

LE DISCIPLE Voilà devant toi le circuit de toute la terre. Vois-tu? Ici, Athènes.  
STREPSIADE Que dis-tu? Je n'en crois rien; car je ne vois pas de juges en séance.

Cet exemple n'est pas isolé. De nombreux passages des *Nuées* prouvent que cette comédie est construite sur la question de l'importance du droit. De fait, une première étude limitée au lexique montrerait d'abord que le mot *δίκη* – dans son sens juridique et extra-juridique – apparaît vingt-trois fois<sup>10</sup> dans la pièce (un taux bien supérieur à celui de toutes les autres comédies conservées); l'adjectif *δίκαιος* apparaît dix-neuf fois<sup>11</sup>, l'adverbe *δικαίως* quatre fois et le verbe correspondant (*δικάζω*, *δικάζομαι*) trois fois. La crise de la notion de justice transparaît elle aussi dans l'emploi de mots qui, sur la même base morphologique, ont un sens opposé : *ἄδικία* au vers 1080; six occurrences du verbe *ἄδικέω*<sup>12</sup> et six de l'adjectif *ἄδικος*<sup>13</sup> (dont deux sous la forme comparative<sup>14</sup>). On doit y ajouter des verbes composés à partir du mot *δίκη* : c'est le cas de *στρεψοδικέω* (v. 434), *ἀντιδικέω* (v. 776) ou *διορραφέω* (v. 1483).

La valeur du champ sémantique de la justice est renforcée par les passages où il s'agit d'apprendre les procédés légaux visant à échapper aux poursuites pour dettes<sup>15</sup>. La condition juridique des débiteurs et le problème de l'herméneutique du droit sont ainsi au centre du texte dramatique, principalement autour de la figure du protagoniste Strepsiade. Toutefois – et cela l'éloigne, dans son rapport avec le droit, de personnages comme le Dicéopolis des *Acharniens*, le Trygée de la *Paix* ou le Pisthétairos des *Oiseaux* –, il est clair que Strepsiade n'est pas un « héros comique » traditionnel : bien que vieux, il ne semble pas trop conservateur dans ses opinions, et même si c'est un bon campagnard, il fléchira rapidement face à la corruption morale de la cité lorsqu'il essaiera de trouver un moyen, peut importe lequel, d'échapper à ses créanciers. Son propre

9. Le texte grec des *Nuées*, ici et ailleurs, correspond à l'édition critique de K. J. Dover, *Aristophanes : Clouds* (1968). Cependant, les éditions suivantes ont été aussi consultées : F. W. Hall et W. M. Geldart, *Aristophanes. Comoediae*; A. H. Sommerstein, *The Comedies of Aristophanes*, vol. 3, *Clouds*; J. Henderson, *Aristophanes II*, *Clouds*, *Wasps*, *Peace*. La traduction française correspond à celle de H. van Daele dans l'édition de V. Coulon, *Aristophane : les Acharniens, les Cavaliers, les Nuées*.

10. *Nuées*, v. 34, 167, 699, 758, 764, 770, 772, 774, 776, 779, 782, 874, 902, 904, 1040, 1151, 1212, 1242, 1332, 1333, 1379, 1491. Le diminutif *δικίδιον* se trouve aussi au vers 1109.

11. *Ibid.*, v. 99, 888, 900, 962, 1116, 1137, 1283, 1292, 1315, 1339, 1340, 1398, 1405, 1411, 1419, 1434, 1437, 1439, 1462.

12. *Ibid.*, v. 25, 497, 1080, 1175, 1467, 1509.

13. *Nuées*, v. 115, 116, 657, 884, 885, 1141.

14. *τῷ δικιώτερον* (v. 115) et *ἄδικιώτερον* (v. 657).

15. D. M. MacDowell, «Aristophanes and Athenian law», p. 147-157.

nom, parlant (v. 434 et 776), souligne son intention de bouleverser le système à son propre profit.

Dès le début de la pièce, on découvre le souci que cause à Strepsiade la passion de son fils Phidippide : il l'a amené à emprunter douze mines à Pasiar pour acheter un cheval marqué (κοππατίας, v. 21) et trois mines à Amyntas (v. 31) pour acheter un siège de char et des roues. Ce témoignage est unique pour comprendre la nature des dettes dans le droit athénien de la fin du v<sup>e</sup> siècle. Mais une première difficulté que présente la pièce, du point de vue légal, concerne l'identité des sujets ayant contracté les prêts qui doivent être remboursés : l'argent a-t-il été emprunté par le père ou par le fils ? La question se pose donc de savoir qui, dans la suite de la pièce, sera tenu de rendre l'argent.

Dans un premier temps, Strepsiade désigne son fils comme responsable des dettes (διὰ τουτοὶ τὸν υἱόν, v. 13) et affirme que celles-ci, dans l'avenir, lui tomberont sur la tête (ἐς τὴν κεφαλὴν ἅπαντα τὴν σὴν τρέψεται, v. 40) ; mais ensuite il déclare qu'il devra lui-même trouver une solution face aux créanciers (τί ὀφείλω, v. 21) ; en même temps il souffre, comme il l'expliquera à Socrate, d'une maladie équine (νόσος μ' ἐπέτριπεν ἵππικὴ δεινὴ φαγεῖν, v. 243). Cette situation semblerait logique si Phidippide n'avait pas encore atteint la majorité (18 ans), puisque, à Athènes, le père était tenu de payer pour les fautes de ses enfants. Est-ce bien le cas ? Même si on l'appelle νεανίας (v. 8) et μειράκιον à plusieurs reprises (v. 990, 1000, 1071), on comprend bien, en lisant les vers 119-120, que Phidippide se considère comme faisant partie du groupe des cavaliers, puisqu'il dit qu'il risque de ne plus pouvoir les regarder en face ; par la suite, il s'interrogera même sur la possibilité de porter contre son père, en son nom propre, une accusation de folie : πότερον παρανοίας αὐτὸν εἰσαγαγὼν ἔλω (v. 845).

La construction comique de la pièce, qui donne une légitimité juridique à ceux qui en principe n'étaient pas en condition d'invoquer le droit, et un certain manque de continuité, peut-être dû à une révision non achevée dans l'état du texte que nous avons, pourraient justifier cette apparente contradiction. Cela expliquerait les mots du premier créancier qui apparaît sur la scène en soutenant que c'est Strepsiade qui avait pris l'argent demandé (τῶν δώδεκα μνῶν, ἃς ἔλαβες ὠνούμενος / τὸν ψαρὸν ἵππον, v. 1224-1225), tandis que le second créancier utilise le même verbe, mais en se référant à Phidippide : τὸν υἱὸν ἀποδοῦναι κέλευσον ἄλαβεν (v. 1268). Quoi qu'il en soit – et cela justifie que l'on voie entrer au *phrontistérion* successivement le père et le fils –, il ne faut pas s'étonner que la situation brossée par Aristophane, loin d'offrir une reproduction exacte des usages athéniens, vise à placer les deux personnages ensemble, face aux autres. Le rapport père-fils, on le verra, ne sera définitivement brisé que lorsque Phidippide aura quitté l'école de Socrate.

Strepsiade, quant à lui, criblé de dettes à cause de la passion de son fils pour les courses de chevaux, voit arriver avec frayeur le jour où il devra payer

les dettes contractées ; il essaie d'échapper à ses créanciers et n'hésite pas à les qualifier négativement, même s'ils n'apparaissent pas malhonnêtes. Le premier d'entre eux entre en scène avec l'intention de traduire en justice le protagoniste au jour « vieux et neuf » et se présente accompagné d'un témoin de la citation orale (v. 1217-1221) :

ὅτε τῶν ἐμαυτοῦ γ' ἔνεκα νυνὶ χρημάτων / ἔλκω σε κλητεύσοντα, καὶ γενήσομαι / ἐχθρὸς  
ἔτι πρὸς τοῦτοισιν ἀνδρὶ δημότῃ. / ἀτὰρ οὐδέποτε γε τὴν πατρίδα κατασχυνῶ / ζῶν, ἀλλὰ  
καλοῦμαι Στρεψιάδην —

Puisque pour avoir mon argent, aujourd'hui je te traîne avec moi pour me servir de témoin, et que, en plus de cela, je vais encore me faire un ennemi d'un homme de mon dème. N'importe, jamais, tant que je vivrai, je ne ferai honte à ma patrie, mais j'assignerai Strepsiade...

La présence d'un vocabulaire technique appartenant au droit athénien est évidente dans les verbes καλοῦμαι (« sommer à comparaître devant les juges ») ou κλητεῶ (« être appelé comme témoin d'une citation »). D'après la manière dont il se présente lui-même, le créancier n'est pas un expert du prêt d'argent. Il est originaire du même dème que Phidippide et il a accepté de lui donner l'argent de façon désintéressée : aussi dit-il regretter d'avoir accepté la transaction (v. 1215-1216). De plus, il demande qu'on l'excuse d'avoir amené un témoin pour une affaire purement personnelle, et ne peut justifier sa démarche judiciaire que par le désir de ne pas trahir sa patrie, sans offrir aucune motivation privée.

Le second créancier n'est pas non plus présenté négativement. Lorsqu'il arrive sur la scène, il est estropié à cause d'une chute de char et suggère que c'est un besoin impérieux qui le force à exiger le montant dû (v. 1269). Peu après, il demande s'il est déraisonnable de réclamer le paiement de la dette quand la demande est légitime (ληρῶ, τὰ χρήματ' ἀπολαβεῖν εἰ βούλομαι, v. 1274 : « Je radote, parce que je veux rentrer dans mon argent ? »). Comme le premier créancier, il menace le protagoniste en évoquant – *ultima ratio* – un procès (v. 1278) et convoque un témoin, non pas pour la citation, mais pour qu'il soit présent quand le vieillard aura des mots insultants et provocants : ταῦτ' ἐγὼ μαρτύρομαι (« Je prends des témoins de ta conduite ») (v. 1297).

Cependant – et c'est un levier comique récurrent –, Strepsiade ne cesse de décrire les deux créanciers comme des figures terrifiantes. Ainsi, par exemple, il n'hésite pas à modifier la réalité, décrivant les prêteurs comme des hommes injustes qui n'acceptent pas ses propositions, pourtant généreuses (v. 1137-1141) :

κάμοῦ μέτριά τε καὶ δίκαι' αἰτουμένον, / 'ὃ δαιμόνιε τὸ μὲν τι νυνὶ μὴ λάβης, / τὸ δ' ἀναβαλοῦ  
μοι, τὸ δ' ἄφεξ', οὐ φασὶν ποτε / οὕτως ἀπολήψεσθ', ἀλλὰ λοιδοροῦσί με / ὥς ἄδικός εἰμι,  
καὶ δικάσεσθαί φασί μοι.

Et, bien que mes demandes soient mesurées et justes : « diable d'homme, ne prends pas maintenant cette somme, donne-moi du temps pour cette autre, quitte-moi celle-là », ils prétendent qu'à ce compte ils ne seront jamais remboursés, ils m'injurient en me traitant de malhonnête homme, et menacent de me poursuivre.

Par ce discours, et moyennant un jeu lexical, Strepsiade se place du côté de la justice (δίκαι'), contre tous ceux qui, sans fondement apparent, veulent lui intenter un procès (δικάσασθαι) et considèrent qu'il a commis des injustices (ἄδικός). Le vieillard s'adresse à eux comme s'il s'agissait d'usuriers sordides (ὁ 'βολοστάται, v. 1155) qui exigent les capitaux et jusqu'aux intérêts calculés sur le capital accru des intérêts déjà échus : καὶ τὰρχαῖα καὶ τόκοι τόκων (v. 1156). Des personnages comiques tels que Strepsiade ont donc pour rôle de dévoiler aux spectateurs les inconvénients d'un caractère excessivement procédurier. Et Phidippide, comme on le verra maintenant, ne fait pas exception.

### **Phidippide et les sophistes sur scène : la κάκωσις γονέων, la conventionalité des lois et le problème de l'interprétation juridique**

Si le rapport entre sophistique et tragédie au sein de la vie intellectuelle athénienne de la fin du v<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ne fait pas de doute<sup>16</sup>, la dimension philosophique de la comédie ancienne n'a fait l'objet que d'études très partielles. Les critiques des *Nuées* qui s'intéressent au phénomène de la sophistique ont souvent centré leur attention sur le célèbre *agôn* des *lógoi* et n'ont pas entamé une lecture approfondie de la pièce. Une telle position, bien que limitée, n'est pas erronée, puisque la scène des *lógoi* constitue un passage privilégié qui traduit de façon directe les richesses du débat rhétorique contemporain. En effet, lorsque Socrate accepte d'éduquer Phidippide, il invite deux personnages allégoriques, le raisonnement juste et le raisonnement injuste, à se quereller pour instruire le garçon. Avant leur entrée sur scène, Strepsiade précise qu'il veut que son fils réfute tout ce qui est juste (πρὸς πάντα τὰ δίκαι' ἀντιλέγειν δυνήσεται, v. 888). Le verbe ἀντιλέγειν<sup>17</sup> se réfère sans doute à la pensée relativiste de Protagoras<sup>18</sup>, qui soutenait la possibilité de rendre fort l'argument faible<sup>19</sup>. Le triomphe final du Ἡττων Λόγος (v. 1102), qui avait manifesté son intention de démolir les arguments de son adversaire par des maximes contraires (ἐναντίαις γνώμασι συνταράξαι, v. 1037) et de contredire les lois de la justice (τοῖσιν νόμοις καὶ ταῖς δίκαις τὰναντί' ἀντιλέξει, v. 1040), a été lu comme une manifestation très claire du résultat des propositions sophistiques<sup>20</sup>. En effet, à travers le cadre légal

16. S. Goldhill, *Reading Greek Tragedy*, p. 229-238.

17. Qui se répète aux vers 321, 901, 938, 1040, 1173, 1314 et 1339.

18. H.-J. Newiger, *Metapher und Allegorie. Studien zu Aristophanes*, p. 138-141.

19. [Aristote] *Rhet.*, 1402a24. Protagoras est considéré comme le premier à avoir conçu que sur toute question (πράγματα) il est possible de tenir deux discours opposés, cf. Frag. 80 A1 DK. Les citations des sophistes suivent la numération de H. Diels et W. Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*.

20. N. Papageorgiou, « Prodicus and the Agon of the *Logoi* in Aristophanes' *Clouds* », p. 62, considère que la représentation du raisonnement faible ne renvoie pas seulement à Protagoras mais à tout le mouvement sophistique. L'objectif principal des sophistes était bien de montrer l'existence de

qu'elle représente, la comédie s'attache ici à mettre en cause les nouveaux maîtres de rhétorique, qu'Aristophane associe souvent au déclin des valeurs civiques<sup>21</sup>.

Or, bien que l'on ne puisse pas procéder à une identification simpliste du *phrontistérion* aristophanien avec une école «sophistique» (les sophistes n'avaient d'ailleurs pas d'«école»), il est clair que les habitants du pensoir ne sont pas étrangers aux pratiques des maîtres de la rhétorique. Capables d'apprendre, pour de l'argent, le moyen de faire triompher par la parole toutes les causes, justes ou injustes (οὔτοι διδάσκουσ', ἀργύριον ἦν τις διδῶ, / λέγοντα νικᾶν καὶ δίκαια κᾶδικα, v. 97-98), ils enseignent le raisonnement injuste qui l'emporte (v. 114-115).

En situant l'enseignement de la rhétorique au sein de l'école socratique, Aristophane attire l'attention des spectateurs sur les conséquences de la relativisation du droit et de la manipulation de la justice par la parole. Quand Phidippide sort du *phrontistérion*, instruit par Socrate et par ses élèves, Strepsiade croit qu'il va enfin pouvoir l'aider à se débarrasser de ses créanciers. Son éducation achevée, Phidippide, comme D. Konstan l'a bien remarqué, se présente comme un *homme* (ὄδ' ἐκεῖνος ἀνὴρ, v. 1167) et non plus comme l'*enfant* qu'il était au début de la pièce<sup>22</sup>. Il est devenu, comme son père le voulait et comme le raisonnement juste l'avait promis, un «sophiste habile» (σοφιστὴν δεξιόν, v. 1111)<sup>23</sup>. Phidippide et Strepsiade possèdent maintenant un «raisonnement irréfutable» (τὸν ἀκατάβλητον λόγον, v. 1229) et cependant le fils ne tarde pas à pousser aux limites son apprentissage : dans un épisode typiquement comique, il se met à battre son père (v. 1320 *sq.*)<sup>24</sup>. Ce qui nous intéresse ici, c'est qu'il emploie des arguments rhétoriques pour soutenir qu'il s'agit d'une action absolument licite : οἶμαι διδάσκειν ὥς δίκαιον τὸν πατέρα κολάζειν, v. 1405 : «je crois pouvoir montrer qu'il est juste de châtier son père».

Les raisonnements qu'utilise Phidippide pour sa démonstration comportent tous un intérêt juridique (v. 1410-1429)<sup>25</sup>. Le jeune homme dit d'abord que tous deux, le père et le fils, sont nés libres et que l'on ne doit donc faire entre eux aucune différence (v. 1413-1414) ; puis il soutient que les vieillards doivent

---

deux *lógoi* possibles autour de tout sujet, comme l'a montré M. Gagarin, «Did the sophists aim to persuade?», p. 275-291.

21. Sur Aristophane et la sophistique, cf. J. O. Schnell, *Aristophanes and the Sophists*; E. De Carli, *Aristofane e la sofistica*. La critique des tendances sophistiques n'est pas un trait exclusif de la comédie d'Aristophane. D'autres auteurs de la comédie ancienne, tels qu'Eupolis, se sont référés aux idées de Protagoras (*Kolakes*, fragment 157-158 KA). Bien avant les *Nuées*, Epicharme avait écrit une pièce perdue, Λόγος καὶ Λογίνα, apparemment liée à la confrontation allégorique de deux discours contradictoires. Voir C. Carey, «Old comedy and the sophists», p. 419-436.

22. D. Konstan, «“This is that man” : staging *Clouds* 1142-1177 », p. 595-598.

23. En fait, il reproduira les arguments employés par le Ἡττων Λόγος; cf. K. J. Dover, *Aristophanes : Clouds* (1968), v. 1321-1344.

24. Selon D. D. Corey, *The Greek Sophists : Teachers of Virtue*, p. 6, Phidippide est sorti du *phrontistérion* transformé en monstre.

25. K. Reckford, «Father-beating in Aristophanes' *Clouds*», p. 102.



être tenus pour doublement enfants (v. 1416-1417). Enfin, il invoque la nature conventionnelle de la loi athénienne qui interdit la cruauté envers les parents (v. 1421-1429) :

οὐκ οὖν ἀνὴρ ὁ τὸν νόμον θεὸς τοῦτον ἦν τὸ πρῶτον / ὥσπερ σὺ κάγώ, καὶ λέγων ἐπειθε τοὺς παλαιούς; / ἥττον τι δῆτ' ἐξεσσι κάμοι καὶνὸν αὐτὸ λοιπὸν / θεῖναι νόμον τοῖς υἱέσιν, τοὺς πατέρας ἀντιτύπτειν; / ὅσας δὲ πληγὰς εἴχομεν πρὶν τὸν νόμον τεθῆναι, / ἀφίεμεν, καὶ δίδομεν αὐτοῖς προῖκα συγκεκόφθαι. / σκέψαι δὲ τοὺς ἀλεκτρυόνας καὶ τᾶλλα τὰ βοτὰ ταυτί, / ὥς τοὺς πατέρας ἀμύνεται· καίτοι τί διαφέρουσιν / ἡμῶν ἐκεῖνοι, πλὴν γ' ὅτι ψηφίσματ' οὐ γράφουσιν;

PHIDIPPIDE N'était-il pas un homme, celui qui le premier établit cette loi, un homme comme toi et moi, et n'est-ce pas par la parole qu'il persuadait les anciens? Serait-il donc moins permis à moi d'établir également pour l'avenir une loi nouvelle, d'après laquelle les fils pourront battre leurs pères à leur tour? Tous les coups que nous recevions avant que cette loi fût établie, nous les en tenons quittes, et voulons bien avoir été rossés impunément. Mais observe les coqs et les autres bêtes que tu sais, comme ils rendent les coups à leurs pères; et pourtant en quoi différent-ils de nous, ceux-là, si ce n'est qu'ils ne rédigent pas de décrets?

D'après Phidippide, il est possible de créer et de mettre en vigueur un nouveau νόμος car le νόμος est une norme positive édictée par une communauté et, par conséquent, susceptible d'être modifiée, laissée de côté et remplacée par d'autres. Comme un vrai législateur, il emploie les structures syntaxiques propres au langage des décrets athéniens, afin d'établir la non-rétroactivité de la mesure proposée (τὸ λοιπὸν, v. 1423) et une clause de libération (ἀφίεμεν, v. 1426) par compensation relative au nombre de coups reçus avant l'entrée en vigueur de la loi (ὅσας δὲ πληγὰς εἴχομεν πρὶν τὸν νόμον τεθῆναι, v. 1425)<sup>26</sup>. Mais il y a un contraste évident entre la forme du décret et son contenu, avec un effet parodique assuré. La dimension hyperbolique de ce passage est évidente si l'on se souvient qu'à Athènes le délit de *κάκωσις γονέων*<sup>27</sup> tirait son origine du droit naturel et fut ensuite consacré par la législation écrite, dans un *θεσμός* attribué à Solon<sup>28</sup>. Force est de constater l'actualité de la dépréciation des valeurs dans l'*oïkos*, comme on le voit dans le *Περὶ φύσεως* d'Antiphon (frag. 87 A44a 5 DK), pour qui le fait de bien traiter ceux qui n'ont pas été de bons parents pourrait être considéré comme une action contraire à la nature (*πολέμια τῇ φύσει*).

Il s'agit ici d'un véritable bouleversement de la *physis* et du *nómos*, une tension typique des idées des sophistes<sup>29</sup> et qu'Aristophane avait déjà incluse

26. E. M. Harris, « Pheidippides the legislator : a note on Aristophanes' *Clouds* », p. 3-5.

27. Cf. A. R. W. Harrison, *The Law of Athens*, vol. 1, *The Family and Property*, p. 77-78 ; D. M. MacDowell, *The Law in Classical Athens*, p. 92 ; S. C. Todd, *The Shape of Athenian Law*, p. 107. Le texte de la loi peut être reconstruit à partir du témoignage de Diogène Laërce, 1, 55 : si l'on ne nourrit pas ses parents, on s'expose à l'*atimía* (ἐὰν τις μὴ τρέφῃ τοὺς γονέας, ἄτιμος ἔστω). Cf. [Aristote] *Ath. Pol.*, 56, 6 ; Lysias, 13, 91 ; Eschine, 1, 28 ; Démosthène, 24, 103-107.

28. Les athéniens reconnaissent l'antiquité des lois concernant la protection des parents, en attribuant leurs origines aux vieux législateurs tels que Solon (Lysias, 13, 91) ; cf. M. Fialho, « *Paidotrophía* and *Gèrotrophía* : reciprocity and disruption in attic tragedy », p. 110. L'agression contre les parents était punie aussi dans la Magnésie inventée par Platon (*Lois*, 881b3-882a1).

29. La position politique de Caliclès (Platon, *Gorg.*, 483b-d) concerne en particulier la distinction νόμος – φύσις et l'imposition du νόμος. Face à la nature, la convention et l'accord social sont évidentes



dans sa comédie lors du débat des *lógoi*<sup>30</sup>. Phidippide a bien appris la méthode du Ἡττων Λόγος et il est prêt à la mettre en œuvre en critiquant les fondements ultimes du système juridique<sup>31</sup>. Paradoxalement, Phidippide considère que les hommes sont différents des animaux dans la mesure où ils peuvent rédiger des lois (v. 1429) : sur cette base il démontre que – si le droit positif était modifié – les hommes seraient autorisés à se battre contre leurs parents. Une disposition qui semble répondre aux impératifs de la nature (tel que le respect des plus âgés) est révoquée par une décision d'origine humaine (plus précisément, par la décision d'un seul homme qui réussit à convaincre les autres)<sup>32</sup>. Il n'est pas étonnant de noter que Phidippide, devenu l'homme capable de fixer le texte d'un nouveau *nómos*, s'adressera aux autres citoyens, voire au public de la pièce, comme à des bêtes muettes, à un « vain troupeau de moutons » (v. 1203)<sup>33</sup>.

Peu avant cet épisode de violence, on avait déjà pu saisir l'herméneutique du droit proposée par le jeune disciple de Socrate : cette expertise en rhétorique légale – qui caractérise un bon nombre de héros comiques<sup>34</sup> – est essentielle pour comprendre le point de vue du personnage. Ainsi, cherchant des arguments pour défendre son père contre les réclamations de ses créanciers, Phidippide donne une analyse critique de l'expression « jour vieux et neuf<sup>35</sup> ». Il en propose d'abord une interprétation littérale, arguant qu'il n'est pas possible que la vieille lune et la nouvelle coïncident, parce que cela impliquerait la possibilité illogique de concevoir une femme jeune et vieille en même temps (v. 1183-1184 : πῶς γάρ ; εἰ μή τέρ γ' ἄμα / αὐτὴ γένοιτ' ἂν γραῦς τε καὶ νέα γυνή). Après cette argumentation fondée sur le principe de la non-contradiction (et de nouveau liée au *dikaion*

---

à partir de l'apparition du verbe τίθεσθαι (483b5-7), qui rappelle le passage des *Nuées* que l'on est en train d'examiner. Cf. M. Ostwald, « The sophists and athenian politics », p. 35-51.

30. « Nature's powerful commands throw into fluid relativity agreed formulations about what is right or wrong. In the *Clouds* of Aristophanes, the Adikos Logos is an eloquent pleader for the necessary claim of nature, and Aristophanes thus makes clear his personal view that nature is adikos, unjust, in contrast with the rule of law, both legislated and traditional. » (Cf. H. D. Rankin, *Sophists, Socratics, and Cynics*, p. 128)

31. « La scena dalla commedia aristofanea rappresenta le conseguenze dell'arte argomentativa sofistica nell'ambito familiare [...] » (B. Zimmermann, « Il conflitto fra generazioni nell'antichità », p. 685).

32. Il est difficile de ne pas penser ici à l'*Antigone* de Sophocle, où le devoir d'enterrer les morts défendu par la protagoniste (conformément à une coutume ancestrale partagée par la communauté) s'oppose à la décision positive imposée par le *kérygma* de Cléon. Pour la discussion sur l'obéissance aux *nómoi* ou aux lois de la nature, on se reportera au fragment 44A DK, qui correspond au texte du *P. Oxy.*, 1364, où Antiphon distinguait les normes conventionnelles et celles naturelles (col. I).

33. Cf. D. Ambrosino, « Aristoph., *Nub.*, 46 s. (il matrimonio di Strepsiade e la democrazia ateniese) ». D. E. O'Regan, *Rhetoric, Comedy, and the Violence of Language in Aristophanes' Clouds*, p. 109, ajoute : « Compared to the new rhetors, the ordinary Athenian will be no more able to speak than an animal, and will be equally vulnerable to exploitation. »

34. Et l'auteur lui-même, comme le montre la parabase. L'intervention du chœur dans la pièce est riche en figures rhétoriques ; cf. J. E. Rivers, « Rhetoric and irony in Aristophanes' *Clouds*, 518-562 », p. 169-185.

35. Sur la polysémie de cette expression, cf. C. N. Fernández, « "El día viejo y nuevo" (*Nubes*, v. 1134) o las novedosas ideas del conservador Aristófanes », p. 63-89.

de la nature)<sup>36</sup>, le personnage recourt à un second niveau d'interprétation : la volonté du législateur (v. 1185-1195) :

Φειδιππίδης]	οὐ γάρ, οἶμαι, τὸν νόμον / ἴσασιν ὀρθῶς ὃ τι νοεῖ.
Στρεψιάδης]	νοεῖ δὲ τί;
Φειδιππίδης]	ὁ Σόλων ὁ παλαιὸς ἦν φιλόδημος τὴν φύσιν.
Στρεψιάδης]	τοῦτ' ἔστι μὲν οὐδέν πω πρὸς ἔννην τε καὶ νέαν.
Φειδιππίδης]	ἐκεῖνος οὖν τὴν κλῆσιν ἐς δὴ ἡμέρας / ἔθηκεν, ἔς γε τὴν ἔννην τε καὶ νέαν / ἵνα αἱ θέσεις γίνοντο τῇ νομῇ.
Στρεψιάδης]	ἵνα δὴ τί τὴν ἔννην προσέθη;
Φειδιππίδης]	ἵνα, ὦ μέλει / παρόντες οἱ φεύγοντες ἡμέρα μιᾷ / πρότερον ἀπαλλάττονθ' ἐκόντες · εἰ δὲ μή / ἔωθεν ὑπανιῶντο τῇ νομῇ.
PHIDIPPIDE	C'est que, je pense, la loi, ils n'en comprennent pas bien le sens.
STREPSIADE	Et ce sens, quel est-il?
PHIDIPPIDE	Le vieux Solon était, de sa nature, ami du peuple.
STREPSIADE	Cela n'a rien absolument à voir avec la vieille et nouvelle lune.
PHIDIPPIDE	Ce législateur donc a fixé pour l'assignation deux jours, la vieille lune et la nouvelle, pour que les consignations fussent déposées le jour de la nouvelle lune.
STREPSIADE	Pourquoi donc a-t-il ajouté la vieille?
PHIDIPPIDE	Afin, mon bon, que les défenseurs, présents un jour plus tôt, puissent se libérer de bon gré; sinon, qu'ils fussent inquiétés dès le matin du jour de la nouvelle lune.

L'appel à l'intention de l'autorité légiférante (ὅτι νοεῖ) comme moyen additionnel pour comprendre la signification d'une règle de droit précède ici la distinction que la rhétorique développera quelques années plus tard pour couper court (en fonction des intérêts du client) à l'ambiguïté propre aux lois<sup>37</sup>. À titre de parallèle, nous citerons le passage (*Contre Théomneste*) où Lysias distingue entre la lettre (ὄνομα) et l'esprit (διάνοια) du νόμος, en tant que critères complémentaires pour en établir le sens : οὐ περὶ τῶν ὀνομάτων <δεῖν> διαφέρεισθαι ἀλλὰ τῆς τούτων διανοίας (*Lys.*, 10, 7, 2-3).

Les discussions sur les contenus possibles d'un texte normatif, que l'on entrevoit ici sur la scène comique, sont déclenchées par les réflexions des sophistes sur la variabilité sémantique du droit et la possibilité de justifier, en fonction de son intérêt propre, des positions antithétiques.

## Le droit partout : le rapport père-fils, la sophistique et la justice dans les *Oiseaux* et dans les fragments des *Détaliens*

La remise en question de la κάκωσις γονέων, à l'origine des coups violents que Phidippide assène à Strepsiade dans les *Nuées*, sera aussi développée dans

36. J. Fletcher, « Twisted justice in Aristophanes' *Clouds* », p. 161. Strepsiade, lui aussi, comparera l'augmentation des intérêts à la mer, puisque, d'après lui, il est contraire aux lois naturelles (au δίκαιον) que les eaux de la mer croissent.

37. G. Guidorizzi, *Aristofane, le Nuvole*, vers 1087, conçoit ce début du discours comme une formule typique des traités techniques ἀπὸ διανοίας τοῦ γράψαντος.

les *Oiseaux*<sup>38</sup>. De fait, on y perçoit très bien, dans les actions des personnages centraux, les conséquences extrêmes de la subversion des conventions juridiques et le danger qu'il y a à les discuter sur le mode sophistique. Rappelons-nous ce que dit le coryphée au moment de la création de la cité dans les nuages : pour encourager les Athéniens à rejoindre la nouvelle *pólis*, il s'adresse comiquement à l'auditoire en affirmant que tout ce qui était traditionnellement vu comme mauvais à Athènes ne le sera plus désormais, chez les oiseaux (v. 755-758)<sup>39</sup> :

ὅσα γάρ ἐστιν ἐνθάδ' αἰσχρὰ τῷ νόμῳ κρατούμενα, / ταῦτα πάντ' ἐστὶν παρ' ἡμῖν τοῖσιν ὄρνισιν καλὰ. / εἰ γὰρ ἐνθάδ' ἐστὶν αἰσχρὸν τὸν πατέρα τύπτειν νόμῳ, / τοῦτ' ἐκεῖ καλὸν παρ' ἡμῖν ἐστὶν [...]

Car tout ce qui est honteux, ici, et réprimé par la loi, tout cela chez nous les oiseaux est beau. S'il est honteux ici aux yeux de la loi de battre son père, cela est beau chez nous [...]

Ici comme dans les *Nuées*, l'allusion au fils qui frappe son père est loin d'être gratuite : ce que le coryphée consacre dans ce passage, c'est le caractère relatif de toutes les normes, y compris celles qui répondent aux impératifs du droit naturel. On peut faire les lois qu'on veut, et les oiseaux ne partagent pas les règles qui ont cours chez les Athéniens. Et, répondant à ce désir de frapper ses parents, la comédie met en scène un jeune homme décidé à tuer son père pour obtenir son héritage (*Oiseaux*, v. 1342-1357)<sup>40</sup> :

Πατραλοίας] αἰβοῖ. / οὐκ ἔστιν οὐδὲν τοῦ πέτεσθαι γλυκύτερον · / ὄρνιθομανῶ γὰρ καὶ πέτομαι καὶ βούλομαι / οἰκεῖν μεθ' ὑμῶν κάπιθυμῶ τῶν νόμων.

Πισθέταιρος] ποίων νόμων ; πολλοὶ γὰρ ὄρνιθων νόμοι.

Πατραλοίας] πάντων · μάλιστα δ' ὅτι καλὸν νομίζεται / τὸν πατέρα τοῖς ὄρνισιν ἄγχειν καὶ δάκνειν.

Πισθέταιρος] καὶ νῆ Δί' ἀνδρεῖόν γε πάνν νομιζομεν, / ὃς ἂν πεπλήγη τὸν πατέρα νεοττὸς ὢν.

Πατραλοίας] διὰ ταῦτα μέντοι δεῦρ' ἀνοικισθεὶς ἐγὼ / ἄγχειν ἐπιθυμῶ τὸν πατέρα καὶ πάντ' ἔχειν.

Πισθέταιρος] ἀλλ' ἔστιν ἡμῖν τοῖσιν ὄρνισιν νόμος / παλαιὸς ἐν ταῖς τῶν πελαργῶν κύρβεσιν · / ἐπὶν ὁ πατὴρ ὁ πελαργὸς ἐκπετησίμους / πάντας ποιήσῃ τοὺς πελαργιδέας τρέφων, / δεῖ τοὺς νεοττοὺς τὸν πατέρα ἅλιν τρέφειν.

LE PARRICIDE Oh ! chic ! Rien n'est plus doux que de voler. Je suis fou des oiseaux, je vole, je veux habiter avec vous, j'ai envie de vos lois.

PISTHÉTAIROS De quelles lois ? Elles sont nombreuses, les lois des oiseaux.

LE PARRICIDE De toutes. Mais ce qui me va surtout, c'est qu'on regarde comme beau chez les oiseaux d'étrangler son père et de le mordre.

PISTHÉTAIROS Oui, par Zeus, et nous regardons comme tout à fait viril celui qui, encore poussin, a frappé son père.

LE PARRICIDE C'est bien pour cela que j'ai émigré ici : j'ai envie d'étrangler mon père, afin d'avoir tout son bien.

38. Je reprends ici une partie des réflexions présentées dans E. J. Buis, « Sofística, interpretación jurídica y comedia : la ley contra la γονέων κάκωσις y la convencionalidad del derecho ateniense en Aristófanes », p. 103-136.

39. L'édition utilisée pour le texte grec est celle de N. Dunbar, *Aristophanes : Birds*.

40. Sur l'importance de la figure du parricide dans la comédie d'Aristophane, cf. O. Charalampos, « L'épisode du parricide dans les *Oiseaux* d'Aristophane (v. 1337-1371) », p. 120-121, note 5, qui atteste sa présence aussi dans les *Nuées* (v. 911, 1327, 1427-1428), les *Grenouilles* (v. 274, 773) et dans les *Guêpes* (v. 1133-1134).

PISTHÉTAIROS Mais il y a chez nous les oiseaux une loi antique inscrite sur les tables des cigognes : « Quand le père cigogne a mis en état de voler tous les cigogneaux en les nourrissant, les petits doivent à leur tour nourrir le père. »

Le visiteur exprime d'emblée son amour pour les lois des oiseaux (καπιθυμῶ τῶν νόμων, « j'ai envie de vos lois », v. 1344) ; pourtant, et contrairement à ce qu'a dit le coryphée, Pisthétairos ne l'admettra pas dans la nouvelle communauté. Il recourt, pour justifier ce rejet, à une argumentation strictement juridique : il y a de nombreuses lois chez les oiseaux (πολλοὶ γὰρ ὀρνίθων νόμοι, v. 1345), et en particulier une vieille loi inscrite sur les tables des cigognes, qu'il cite entièrement : « Quand le père cigogne a mis en état de voler tous les cigogneaux en les nourrissant, les petits doivent à leur tour nourrir le père. » (v. 1355-1357) L'appel à une législation animale comme stratégie rhétorique traduit d'abord l'opposition entre les hommes et les bêtes déjà présente dans les *Nuées*. De plus, la multiplicité de lois contradictoires permet au protagoniste d'atteindre ses objectifs en expulsant le parricide potentiel de la cité qui vient d'être fondée. Tout en citant les lois qui lui conviennent, Pisthétairos, à l'égal de Phidippide, devient un habile sophiste : lorsqu'il s'agit de manipuler les normes qui régissent la conduite envers les parents, il sait trouver des arguments *ad hoc* pour imposer son dessein aux autres<sup>41</sup>. C'est ainsi que, tout en bouleversant le *nómos ágraptos* de la protection des parents, la comédie réussit à mettre en lumière les problèmes issus d'un emploi dolosif de l'ordre normatif<sup>42</sup>.

Une dernière comparaison avec une autre comédie peut nous aider à comprendre l'emploi des allusions au monde du droit dans les *Nuées*. Trois ans avant les *Acharniens*, dans la comédie *Daitalès* [*Détaliens*], écrite à un moment (427 av. J.-C.) où l'auteur, trop jeune, ne pouvait pas encore instruire de chœur<sup>43</sup>, on retrouve le thème de l'affrontement entre père et fils en relation avec le monde juridique<sup>44</sup>. D'après les fragments qui nous sont parvenus, les personnages principaux semblent être un vieux père et ses deux fils (μειράκια)<sup>45</sup>. D'un côté, l'un des jeunes gens, élevé à la campagne avec son père ; de l'autre, celui qui a été éduqué en ville – Aristophane le qualifie de καταπύγων et les scholies le mentionnent toujours en termes négatifs. S'il n'est pas toujours

41. « [...] the sophistic concept of legal relativism is most convenient, since it allows him to find support in the body of bird nomoi for any position he wishes to take. » (T. K. Hubbard, « Utopianism and the sophistic city in Aristophanes », p. 35).

42. Sur la κάκωσις γονέων en tant que crime contre les principes non écrits de la *pólis*, cf. F. Turato, « Le leggi non scritte negli "Uccelli" di Aristofane », p. 127.

43. J'ai déjà commenté les fragments juridiques de cette pièce : E. J. Buis, « Fragmentos de un discurso jurídico : la descontextualización del léxico judicial y su eficacia cómica en *Comensales* de Aristófanes », p. 79-108.

44. Ce sujet est évidemment récurrent chez Aristophane, comme semble le signaler B. Strauss, *Fathers and Sons in Athens. Ideology and Society in the Era of the Peloponnesian War*.

45. Je suis principalement ici les analyses d'A. C. Cassio, *Banchettanti* (ΑΙΤΑΛΗΣ), *I frammenti* ; le texte grec reproduit son édition des fragments.

possible de rétablir l'attribution des répliques aux personnages, nous sommes en mesure d'identifier deux positions contradictoires dans le plus étendu des fragments conservés (frag. 1 Cassio, 198 Kock, 205 KA) :

- ἀλλ' εἴ σορέλλη καὶ μύρον καὶ ταινίαί<sup>46</sup>.
- ἰδοὺ σορέλλη· τοῦτο παρὰ Λυσιστράτου.
- ἡμῶν ἴσως σὺ καταπλαγήσει τῷ χρόνῳ·
- τὸ καταπλαγήσει τοῦτο παρὰ τῶν ῥητόρων.
- ἀποβήσεται σοὶ τὰντα ποῖ τὰ ῥήματα·
- παρ' Ἀλκιβιάδου τοῦτο τὰποβήσεται.
- τί ὑποτεκμαίρει καὶ κακῶς ἄνδρας λέγεις
- καλοκαγαθίαν ἄσκοῦντας;
- οἴμ', ὦ Θρασύμαχε·
- τίς τοῦτο τῶν ξυνηγόρων γηρύεται;
- Allez, tu n'es qu'un vieux sarcophage, du formol et des bandettes!
- Eh quoi! Un sarcophage? C'est du vrai Lysistratos!
- Sûrement un beau jour on te fera tomber d'un croc-en-jambe.
- Ce «croc-en-jambe» vient des orateurs!
- Tu emmagasineras quelque part des paroles de ce genre!
- Une contribution d'Alcibiade, cet «emmagasineras»<sup>47</sup>.
- Pourquoi tu conjectures et injuriez les hommes qui s'exercent à ce qui est noble?
- Hélas, Thrasymaque! Quel litigant fait entendre ça?

On voit que le garçon débauché a acquis une bonne connaissance de la terminologie des orateurs, comme semblent l'indiquer les références explicites du père aux sophistes contemporains<sup>48</sup>. L'expression τῶν ῥητόρων relève d'une sémantique étroitement associée aux processus judiciaires : τῶν ξυνηγόρων désigne, à Athènes, les avocats d'appui que l'on payait souvent pour prononcer une partie de la plaidoirie de la défense<sup>49</sup>. De plus, l'idée d'ἄσκησις – suggérée par le participe actif ἄσκοῦντας – indique la nécessité d'un entraînement et d'une préparation méthodiques dans les arts du discours. Dans le fragment suivant (frag. 2 Cassio, 199 Kock, 206 KA), l'antithèse continue à s'affirmer :

σοὶ γὰρ σοφίσματ' ἔστιν ἁγὼ κτησάμην;  
οὐκ εὐθὺς ἀπεδίδρασκες ἐκ διδασκάλου;

Car est-ce que les choses que j'ai acquises ne sont pas des sophismes? Est-ce que tu ne t'es pas enfui tout de suite de chez ton maître?

La distinction dans un même vers entre première et deuxième personne (σοὶ, ἐγώ) est associée à une série de mots qui permettent de rapprocher ces vers du

46. Je m'éloigne ici de la version de Cassio (ἄλις) pour reproduire le texte ἀλλ' εἴ de Kassel-Austin.

47. Je reprends jusqu'à ce vers la traduction du texte donnée par P. Thiery, *Aristophane : fiction et dramaturgie*, p. 257.

48. Les allusions à Lysistratos, Alcibiade et Thrasymaque ont été étudiées par T. K. Hubbard, «Attic comedy development of theoretical rhetoric», p. 493. Le dernier vocatif n'était pas destiné à comparer le fils au sophiste Thrasymaque (qui ne serait arrivé à Athènes qu'après 418 av. J-C); il s'agirait plutôt d'un nom parlant approprié pour le fils, comme l'a bien montré I. C. Storey, «Thrasymachos at Athens : Aristophanes frag. 205 ( "Daitales" ) », p. 212-218.

49. Cf. L. Rubinstein, *Litigation and Cooperation. Supporting Speakers in the Courts of Classical Athens*.

dialogue précédent. La mention des σοφίσματα, d'un processus d'apprentissage guidé par un διδάσκαλος, et l'occurrence du verbe κτάομαι, connotant l'acquisition économique, évoquent un imaginaire textuel qui nous ramène sans aucun doute à la sophistique. Comme on l'a vu dans les *Nuées*, l'univers juridique dont il est question sur la scène comique ne peut être pleinement compris sans faire référence à cette école qui a donné forme à la pensée juridique telle que nous la connaissons.

Dans les *Détaliens*, le jeune homme a bien été instruit dans le milieu sophistique. Cette école semble l'avoir transformé en un bon plaideur pragmatique, capable de retourner des situations défavorables en utilisant une terminologie technique appropriée aux cours de justice. On ne s'étonnera pas, dès lors, que le vieillard ait du mal à suivre. Mais cela menace de tourner mal quand on découvre que, si instruit qu'il soit de la vie judiciaire et de la langue trompeuse des orateurs, le jeune homme ignore les anciennes expressions homériques qui sont à la base de la culture athénienne. Lisons le fragment 28 Cassio (222 Kock, 233 KA) :

- πρὸς ταύταις δ' αὖ λέξον Ὅμηρον γλώττας· τί καλοῦσι κόρυμβα;  
... τί καλοῦσ' ἀμενηνὰ κάρηνα;
- ὁ μὲν οὖν σός, ἐμὸς δ' οὗτος ἀδελφὸς φρασάτω τί καλοῦσιν ἰδυίους;  
... τί ποτ' ἐστὶν ὀπιείην;
- Et en plus de toutes ces expressions, mentionnes-en quelques-unes d'Homère : qu'appelle-t-on « korumba » ? [...] qu'appelle-t-on « amenèna karèna » ?
- Que celui qui est ici, mon frère et ton fils, dise un peu ce qu'on appelle « idyoi » [...] et ce que c'est qu'« opyiein ».

Ici encore, deux générations s'opposent. Quand le père demande ce que signifient deux expressions tirées de la tradition épique, le jeune disciple des orateurs rétorque par d'autres formules techniques et met son frère au défi d'expliquer ces termes du vocabulaire légal. En fait, κόρυμβα et ἀμενηνὰ κάρηνα sont des expressions de l'épopée : la première désigne la partie supérieure des navires<sup>50</sup> et la seconde, « têtes vacillantes », est souvent employée dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* comme métonymie, en référence aux morts ou à des hommes insensés<sup>51</sup>. La terminologie évoquée par le fils, quant à elle, ressortit à un jargon juridique qui trouve ses racines chez le grand législateur Solon : ἰδυίοι, selon l'étymologie<sup>52</sup>, est à mettre en rapport avec les témoins oculaires d'un crime<sup>53</sup>; et l'infinitif ὀπιείην (« couvrir ») semble lié à des usages régulant le mariage. La langue poétique d'Homère, fondement de la *paideia* grecque, est opposée au parler formel et rituel du droit. La stratégie défensive du fils diffamé peut être analysée ici pour la seconde fois : en retournant le dénigrement dont il est

50. Cf. *Iliade*, 9, 241.

51. Voir notamment *Odyssée*, 16, 561.

52. D. Ferreira Leão, *Solón. Ética e Política*, p. 364.

53. Cf. fragments 41b et 41c. Dans le deuxième passage, d'après Eustathe (1158, 19 *ad Hom. II*, 18, 501), Aelius Dionysius dit que Dracon et Solon appelaient ἰδυίοι les témoins (μάρτυρες).



l'objet et en substituant aux questions de son père d'autres questions adressées à son frère le campagnard, il met ce dernier au centre de la discussion agonale : comme un professionnel habile, il réussit à dévier l'attention en faisant de l'attaque sa meilleure défense. Le fragment 22 Cassio (217 Kock, 226 KA) inclut, brièvement, de nouvelles références au droit :

εἰ μὴ δίκων τε γυργαθὸς ψηφισμάτων τε θυμός

S'il n' [y avait] pas une corbeille de procès et un tas de décrets.

L'allusion à des ψηφίσματα, « décrets », voisine avec la mention des δίκαι, terme qui peut désigner, dans l'Athènes classique, soit des actions privées (par opposition aux γραφαί), soit la procédure judiciaire dans son ensemble. Les deux mots ne sont pas considérés isolément, ils interviennent dans l'évocation d'une situation d'abondance. Il ne s'agit donc pas d'un procès isolé ou bien d'une loi concrète, mais respectivement d'un panier et d'une pile. Le comique de l'expression – même si la phrase est incomplète, limitée à une apodose conditionnelle – tient à l'idée d'un recours exagéré aux procédures.

Tous ces fragments rappellent la situation qui est au cœur de la représentation des *Nuées*. À partir d'une manipulation du langage du droit, les *Détaliens* mettent en scène le conflit père-fils et font porter la discussion sur l'apprentissage sophistique et ses conséquences au sein du noyau familial<sup>54</sup>.

## **En guise de conclusion : Phidippide (et le public) face à une poétique comique du droit**

Il est clair que la comédie ancienne, en tant que genre, vise avant tout à plaire à son public en l'amusant. En ce sens, et compte tenu de sa nature de fiction dramatique, on ne saurait l'examiner comme une source directe et solide lorsque l'on cherche à reconstituer la pratique judiciaire dans l'Athènes classique. Cependant, le petit parcours que je viens de proposer autour des *Nuées* aura montré qu'elle use effectivement, pour l'intrigue, d'un grand nombre de références au monde juridique de la *pólis*. Plus ou moins toutes les comédies d'Aristophane font intervenir des éléments juridiques, ce qui s'accorde bien avec l'importance du droit dans la vie athénienne. De fait, ces allusions au sein du corpus comique sont la preuve d'une connaissance approfondie des questions légales chez les auditeurs : les plaisanteries sur les procédures, les jurys ou les décrets n'ont de sens que si l'on présuppose un ensemble de savoirs partagés par la communauté des citoyens qui assistaient aux spectacles théâtraux. De ce point de vue, le droit apparaît dans l'espace dramatique d'une façon très particulière.

54. Le conflit des générations sera l'objet aussi des *Guêpes* (422 av. J.-C.), où – cependant – les rôles du père (Philocléon) et du fils (Bdélycléon) sont subvertis ; cf. B. Freydtberg, *Philosophy and Comedy. Aristophanes, Logos and Eros*, p. 55.

La comédie jouant parfois de l'inversion et de la critique, elle reproduit à la manière d'un miroir déformant les réflexions sophistiques sur le caractère relatif du droit et les façons de le manipuler. On pourrait alors affirmer que, à travers deux des aspects les plus typiques du genre – la satire politique et les constructions utopiques –, la comédie nous présente deux manières alternatives et complémentaires de se moquer de la justice. D'une part, elle la ridiculise et la parodie en mettant en scène l'amour des procès poussé au paroxysme et un usage exacerbé des règles. La transcription burlesque des décrets, l'utilisation juridique des objets quotidiens et la présence scénique de juges fous ou de sycophantes extravagants, tout contribue à ce mécanisme comique. D'autre part, la comédie profite du renversement qu'elle opère pour inclure dans l'enceinte du droit tous ceux qui, dans la réalité concrète, hors du théâtre, sont exclus de l'accès à la justice : les femmes, les esclaves, les étrangers et jusqu'aux héros et aux dieux.

Dans l'exemple spécifique des *Nuées*, le public, habitué à voir sanctionner les conduites criminelles, devait sans doute comprendre et approuver les motifs du châtement infligé à Strepsiade, citoyen désobéissant et récalcitrant, frappé par son propre fils. Mais si le chœur de la pièce annonce déjà la légitimation de sa punition (v. 1454-1455), celle-ci devient explicite aux vers 1462-1464, quand Strepsiade lui-même déclare que ce qu'il subit est juste (δίκαια). Pourtant, dans sa dernière question adressée aux dieux, incapable de laisser de côté le droit, il demande à Hermès s'il faut entamer contre Socrate et ses disciples une procédure publique en justice (v. 1481-1482) :

καὶ μοι γενοῦ ξύμβουλος, εἴτ' αὐτοὺς γραφὴν / διωκάθω γραψάμενος, εἴθ' ὅτι σοι δοκεῖ.

Et conseille-moi, si je dois porter plainte et les poursuivre, ou tout ce que tu voudras.

La réponse, immédiate, n'autorise pas ce dernier recours à la justice : au lieu d'une action auprès des tribunaux (δικορραφεῖν), les dieux proposent que le *phrontistérion* soit brûlé (v. 1483-1485). Qu'est-ce que cela veut dire d'un point de vue juridique ? Assiste-t-on à la création sur la scène d'une sorte de « justice poétique », selon l'interprétation de Reckford ?<sup>55</sup> Ou, au contraire, à la réussite du protagoniste qui, en fin de compte, ne sera pas obligé de payer ses dettes, mais aura pu détruire ce quartier général de la sophistique et de l'apprentissage d'un style de vie entièrement voué aux procès ? Ou bien encore, faut-il y voir l'échec total du rebelle Strepsiade, puisqu'il a dû rejeter les stratégies contemporaines du litige et se rabattre sur une vengeance primitive, impliquant une violence irrationnelle ?

La plupart des auteurs ont essayé de comprendre la fin de la pièce comme essentiellement « anticomique »<sup>56</sup>, en supposant soit la mort de Socrate et de

55. K. Reckford, « Father-beating in Aristophanes' *Clouds* », p. 103.

56. D. M. MacDowell, *Aristophanes and Athens. An Introduction to the Plays*, p. 136 ; T. K. Hubbard, *The Mask of Comedy, Aristophanes and the Intertextual Parabasis*, p. 212, considère que « by burning down the phrontisterion, Strepsiades does not reestablish nomos and order, as he thinks, only again violates it ».

ses étudiants<sup>57</sup>, soit leur fuite<sup>58</sup>. Mais l'incendie joyeux, dont l'image évoque les feux propres à certains rituels comiques, devait permettre, à mon avis, la réconciliation finale du protagoniste avec le public, à travers l'aveu de sa responsabilité. Ce serait, en définitive, la consécration dramatique d'un monde où les périls d'un relativisme juridique poussé aux limites n'existeraient plus.

Nous dirons pour finir que les *Nuées* nous livrent un témoignage précieux. À partir de leur intrigue comique et à la lumière des passages comparés des *Oiseaux* et des *Détaliens*, les références sophistiques que nous avons mises en évidence témoignent d'un risque très présent, qu'Aristophane vise à dénoncer dans ses pièces. En somme, il s'agit pour lui, dans une cité en crise, de revenir sur les discussions philosophiques autour de la justice afin de mettre en garde son public et de réagir contre ceux qui veulent imposer un droit positif par le biais d'une manipulation rhétorique des espaces publics.

---

57. E. K. Kopff, « *Nubes* 1493 ff. : was Socrates murdered? », p. 113-122.

58. F. D. Harvey, *ibid.*, p. 339-343 ; M. Davies, « Popular justice and the end of Aristophanes' *Clouds* », p. 237-242 ; P. Cavallero, « Tarea tuya (*sòn érgon*) : un uso retórico-ideológico en el final de *Nubes* de Aristófanes », p. 11-24.